

+

**Homélie pour le 22<sup>e</sup> dimanche du temps ordinaire, année A,  
abbaye Saint-Michel de Kergonan, le 28 août 2011**

*Jérémie 20, 7-9  
Romains 12, 1-2  
Matthieu 16, 21-27*

*Miserere* ! « Prends pitié ! ». C'est le premier mot de l'introït ce matin. Autant dire que nous avons été plongés dès le début de cette messe dans une atmosphère de pénitence. Peut-être cette touche pénitentielle vient-elle annoncer fort à propos la triste perspective de la rentrée des classes ?... Après avoir vécu avec les jeunes à Madrid un moment exceptionnel autour du Saint Père, sans doute sommes-nous préparés aujourd'hui à retrouver bientôt la grisaille du quotidien.

Les lectures de ces dimanches sont d'ailleurs comme au diapason de notre situation présente. La semaine dernière, c'était le splendide acte de foi de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! ». Et aujourd'hui, il n'est question que de « beaucoup souffrir », « se renoncer », « prendre sa croix » et d'« être en butte à la raillerie ».

Notre Mère l'Église jouerait-elle les « rabats-joie » en nous proposant ces lectures ? Où se cache l'espérance dans les textes de ce jour ? Avons-nous encore des raisons d'espérer au seuil d'une nouvelle année scolaire ?

Oui, nous avons des raisons d'espérer car nous ne sommes pas seuls, comme livrés à nous-mêmes. Certes la croix est annoncée, mais surtout Jésus est là. Il est même omniprésent dans notre Évangile. Il nous parle de lui, de ce qui va lui arriver. C'est une source de joie profonde pour nous : connaître le Bien-Aimé, l'écouter, quel bonheur ! Spontanément, nous nous focaliserions sur la deuxième partie de cet Évangile, celle qui parle de nous. Mais elle n'est qu'une conséquence de la première. C'est parce que Jésus a pris sa croix que nous la prenons à notre tour, à sa suite, en le suivant. Jésus ne nous aurait jamais dit de prendre notre croix s'il ne l'avait d'abord prise lui-même. Plus que la croix en elle-même, c'est de suivre Jésus qui est le chemin du bonheur ici-bas.

Sainte Jeanne Jugan, une bretonne, fondatrice des Petites Sœurs des pauvres au 19<sup>e</sup> siècle, canonisée depuis peu par Benoît XVI, et dont c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'entrée dans la vie, interpella un jour une novice, sœur Claire, qui galopait dans un couloir : « Vous laissez quelqu'un derrière vous ! » La jeune religieuse se retourne intriguée : « Pardon ma bonne petite sœur, je ne vois personne... – Mais si, il y a le bon Dieu ! Il vous laisse courir en avant car Notre-Seigneur ne marchait pas si vite et ne s'empressait pas comme vous... » (Paul Milcent, *Jeanne Jugan*, La Tour Saint-Joseph, 1991, p. 56).

Ce doux reproche de la Sainte ne vise pas seulement à corriger la jeune sœur et son manque de gravité dans la démarche. Il ne se situe pas uniquement au niveau des us et coutumes de la vie religieuse. Il nous concerne tous. En effet, nous avons parfois tendance à précéder Jésus, à marcher devant lui plutôt que de le suivre. Cela peut se produire chaque fois que nous pensons porter nous-mêmes, nous en tête, une très lourde croix, la croix principale. Alors nous voyons tout en noir, nous grossissons les épreuves, nous nous inquiétons pour un rien. Ainsi nous refusons le bonheur tout simple d'être un vrai disciple du Christ, de le suivre, de porter notre croix certes, mais derrière lui, après lui.

Marcher devant Jésus, cela peut également se produire quand nous prenons nous-même la place du Christ, non plus crucifié, mais ressuscité. C'est un peu la situation de Pierre dans notre Évangile. « Dieu t'en garde, Seigneur, cela ne t'arrivera pas ! » dit-il au

Christ qui lui annonce sa Passion. Pierre ici se fait le partisan de la vie sans souffrance qui est le propre de la résurrection. Il refuse que la vie passe par la croix et il se place devant Jésus comme un fanfaron. Cela se produit dans nos vies chaque fois que nous voulons jouir abusivement de l'existence, que nous voulons de la vie, mais sans Jésus, sans la foi ni la croix. Écoutons alors le Christ nous dire comme à Pierre : « Passe derrière moi... ».

Désormais, nous sommes peut-être plus attentifs à une incise qui passait presque inaperçue de prime abord. Jésus ne nous dit pas en effet : « Qui perd sa vie la gardera », mais plus précisément : « Qui perd sa vie à cause de moi la gardera ». Cette nuance est importante. Ainsi le Christ aurait pu dire de la même façon : « Qui veut sauver sa vie contre moi la perdra ». Il ne nous est donc pas demandé pour la rentrée de prendre la résolution de ne plus aimer la vie ! Non, surtout pas ! Mais de plus aimer Jésus, certes oui ! Jésus est tout. Qui a Jésus a tout. C'est l'amour pour le Christ, et lui seul, qui rend capable de se renoncer. Accumuler les mérites pour eux-mêmes, sans amour du Christ, ne signifie pas un véritable renoncement, mais plutôt un démérite.

Saint Augustin, dont c'est la fête aujourd'hui, a bien mis en lumière cet aspect de la vie chrétienne. Il était face aux pélagiens qui pensaient que la grâce ne venait qu'après nos efforts, que l'on devait en quelque sorte mériter la grâce, se déterminer par ses propres forces pour le Christ. Augustin a mis alors son génie théologique au service de l'Église pour montrer que la grâce est toujours première. Il avait cette expression à propos des saints : « Quand Dieu couronne leurs mérites, il couronne ses propres dons » (cf. *Sermon* 298, 5). Autrement dit, c'est toujours l'amour du Christ, son Esprit, qui nous permet de nous renoncer pour le Christ.

« Qui perd sa vie à cause de moi ». Cette expression « à cause de moi » a donc ici un sens plein, fort. On pourrait croire que Jésus est seulement la cause morale de nos renoncements. Si je dis en effet à un ami : « À cause de toi, par amour pour toi, je renonce à telle chose ». Cet ami est cause morale seulement. D'ailleurs je peux me dire en moi-même : « C'est "à cause de toi" que je fais ce sacrifice, mais en fait celui qui le fait concrètement, c'est moi ; j'en suis finalement la véritable cause ; tout le mérite me revient ! ».

En fait, « qui perd sa vie à cause de moi » peut se comprendre aussi dans le sens de « qui perd sa vie à cause de son union à moi ». Jésus est vraiment principe intérieur, cause quasi physique, concrète, efficace de nos actes de renoncements. Cette réalité est d'ailleurs bien figurée dans la première lecture. On a l'impression en effet que Jérémie est comme poussé intérieurement, presque malgré lui, à témoigner, à se prononcer pour Dieu. Il dit ainsi : « Mais il y avait en moi comme un feu dévorant, au plus profond de mon être. Je m'épuisais à le maîtriser, sans y réussir ». C'est ainsi le propre de la grâce du Christ de venir habiter au plus profond de nous, de s'insérer dans notre liberté, d'y prendre place, sans la violenter ni la remplacer, mais en la perfectionnant au contraire. Cette dynamique trouve son accomplissement dans le martyre qui est à la fois une grâce insigne, plus forte que nous, et un gros renoncement de notre part.

Et à la source de cet accomplissement, il y a le sacrifice spirituel si bien décrit dans la deuxième lecture : « Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable ».

L'écoute de la Parole et les sacrements sont les moyens que l'Église met à la disposition de tous pour que ce culte spirituel, essence de la vie chrétienne, devienne une réalité incessante en nous. Tous, grands et petits, hommes et femmes, que nous soyons dans l'épreuve ou dans la prospérité, optimistes ou pessimistes, livrons-nous sans peur aux très puissantes opérations de Dieu en nos âmes. Amen.